

03

# DYNAMIQUES CITOYENNES EN EUROPE



John Tolan, Hassen El Annabi,  
Benaouda Lebdai, Franck Laurent &  
Günter Krause (éds.)

## **Enjeux identitaires en mutation**

**Europe et bassin méditerranéen**

Peter Lang

03

# DYNAMIQUES CITOYENNES EN EUROPE



John Tolan, Hassen El Annabi,  
Benaouda Lebdai, Franck Laurent &  
Günter Krause (éds.)

## **Enjeux identitaires en mutation**

**Europe et bassin méditerranéen**

Peter Lang

# De la nation à l'union d'Etats : voyage dans les méandres de l'identité

Hassen EL-ANNABI

L'identité est une construction en perpétuel mouvement qui se transforme selon les aléas de son environnement. Son étude requiert la mise en contexte de l'action des acteurs sans, pour autant, occulter le droit du chercheur et de l'homme de lettres à une lecture personnelle de ce phénomène.

Parmi les genres littéraires, le roman constitue le support de diverses approches de la question de l'identité. Deux cadres spatio-temporels sont ici mis en exergue : l'Allemagne de la « Heimat » (seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle) et la France romantique (première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle). Dans un cas comme dans l'autre les auteurs se rattachent à un ensemble complexe et, parfois, contradictoire de représentations et de pratiques définissant un certain type de rapport au monde.

Johann Heinrich Jung, Ulrich Bräker et Karl Philipp Moritz sont choisis par Günter Krause (*La naissance du roman autobiographique en Allemagne et la « Heimat »*) pour analyser le rapport entre les dimensions individuelle et universelle dans l'identité de l'individu. L'œuvre des trois auteurs témoigne de la fonction assignée à la littérature de la nouvelle vague (« la littérature moderne »). En effet, celle-ci postule moins un ordre universel préétabli qu'elle ne s'intéresse à l'intériorité du sujet, considéré quand même comme universel. Dans ce cadre, l'autobiographie apparaît comme le meilleur moyen de révéler l'unicité du sujet à la fois dans son individualité et son universalité. Le genre autobiographique s'intègre, d'ailleurs, dans le cadre de la « Heimat », notion de l'enracinement, mais aussi de la réconciliation de l'être humain avec le monde.

De l'autre côté du Rhin, la vague romantique poussera, plusieurs décennies plus tard, des hommes de Lettres à se positionner par rapport à l'émergence d'une identité collective dans laquelle ils se trouvent, bon gré mal gré, intégrés. L'idée d'Etat, qui constitue au XIX<sup>e</sup> siècle le ciment de l'identité nationale en France, est-elle un héritage direct de la Révolution

de 1789? Caroline Juliot (*Richelieu, « le plus grand des révolutionnaires » ?*) montre que la réponse par l'affirmative à cette question ne fait pas l'unanimité au début du XIX<sup>e</sup> siècle en France. En effet, à travers son roman *Cinq-Mars* (1826), Alfred de Vigny illustre les représentations contradictoires de la question de l'identité pour une génération de Français qui reste nostalgique de l'ancien ordre juridico-politique, sans pour autant se poser en adversaire farouche de la nouvelle conception du politique.

Partant du postulat que la vérité « choisie » du romancier peut prévaloir sur la vérité des faits historiques, Alfred de Vigny donne une vision de l'identité nationale en France, qui est pour le moins anachronique parce qu'orientée par l'idée de la Révolution future à l'œuvre dans son roman. Il institue le cardinal de Richelieu comme l'un des premiers fondateurs de l'identité nationale en France. Mais, qu'on ne s'y méprenne pas. Il ne faut pas prendre ce qu'il dit pour un panégyrique. Notre poète romancier brosse un portrait plutôt au vitriol du Cardinal : ce « grand niveleur qui a passé sur la France une longue faux » et qui a porté un coup à la conception verticale de l'ordre sociopolitique de droit divin qui prévalait jusque-là. Vigny ne peut pas, cependant, ne pas reconnaître que ce Richelieu était porteur d'une nouvelle conception du politique en France. Une conception dans laquelle l'identité française ne fait que se réduire désormais à deux entités : un Roi désacralisé et un peuple élevé irrésistiblement au niveau de principal acteur politique.

Un autre romancier, tunisien celui-là, traduit sa propre expérience d'une « conscience douloureuse » de l'identité – celle de l'indigène dans un pays de colonisation et de l'Africain dans un monde où triomphe l'Europe – dans deux essais qui s'apparentent à des études sociologiques : *Portrait du colonisateur et portrait du colonisé* (1957) d'une part et *Portrait du décolonisé* (2004) d'autre part. Franck Laurent (*La question identitaire dans les « portraits » d'Albert Memmi*) en fait une étude comparée, non pas pour analyser les relations identitaires, mais pour évaluer la force et les limites de ce « genre » littéraire qu'est le portrait collectif. A la question : « Pourquoi le diptyque de 1957 continue de s'imposer alors que l'essai de 2004 peine à s'extraire de la masse des discours d'opinion ? » L'auteur montre que la force du premier diptyque réside dans la clarté de la relation d'oppression, ce qui n'est pas le cas du second essai dans lequel le rapport entre l'immigré et le national du pays d'accueil reste artificiel et n'a pas la même force identifiante.